Femmes modèles – modèles de femmes dans la littérature patriotique de la Première Guerre mondiale en Allemagne

Vorbildliche Frauen – weibliche Vorbilder in der patriotischen Kriegsliteratur in Deutschland während des Ersten Weltkriegs

Commendable women – Female role models in patriotic literature in Germany during the First World War

Christina Stange-Fayos

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceg/465>

DOI : 10.4000/ceg.465

ISSN : 2605-8359

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 5 avril 2017

Pagination : 201-216

ISBN : 979-10-320-0103-5

ISSN : 0751-4239

Référence électronique

Christina Stange-Fayos, « Femmes modèles – modèles de femmes dans la littérature patriotique de la Première Guerre mondiale en Allemagne », *Cahiers d'Études Germaniques* [En ligne], 72 | 2017, mis en ligne le 05 octobre 2018, consulté le 26 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ceg/465> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceg.465>

Femmes modèles – modèles de femmes dans la littérature patriotique de la Première Guerre mondiale en Allemagne

Christina STANGE-FAYOS

Université Toulouse Jean-Jaurès, CREG (EA 4151)

‘La’ femme n’existe pas, sauf dans l’imaginaire des hommes et des femmes; elle est une construction culturelle, particulièrement mobilisée dans une période de bouleversements, comme celle ici abordée¹.

La société patriarcale a toujours proposé des modèles de femmes – on pourrait aussi dire : des modèles *aux* femmes, puisqu’ils étaient destinés à être imités ou copiés, en tout cas suivis par elles, afin de les confiner dans leur rôle traditionnel². À l’homme, qui subvient aux besoins de la famille, le monde extérieur et la politique, à la femme, mère et maîtresse de maison, l’intérieur et l’éducation des enfants.

À mesure que les différences sociales inhérentes à la société d’ordres s’amenuisaient, avec l’avènement de la société industrielle, la différenciation genrée gagna effectivement en importance, jusqu’à devenir le principe dominant de la différenciation sociale. C’est pourquoi les revendications féministes touchaient au cœur même de la hiérarchie sociale³. Dans les pays de langue allemande, la naissance d’un mouvement de revendication des droits des femmes est l’héritage de la révolution de 1848, qui a vu émerger des figures féministes pionnières. La question des femmes a ensuite sans cesse été reconfigurée par les grandes idéologies politiques traversant l’époque, à l’exemple du libéralisme,

1. Françoise Thébaud, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Payot, 2013, p. 10.

2. « (...) Der Mann muss hinaus / ins feindliche Leben / muss wirken und streben / und pflanzen und schaffen / erlisten, erraffen / muss wetten und wagen, / das Glück zu erjagen. / Da strömet herbei die unendliche Gabe / es füllt sich das Haus mit köstlicher Habe / die Räume wachsen, es dehnt sich das Haus / Und drinnen waltet / die züchtige Hausfrau / die Mutter der Kinder. » Friedrich Schiller, „Das Lied von der Glocke“ 1797, Friedrich Schiller, *Gedichte und Prosa*, Zürich, Manesse Verlag, 1984, p. 105.

3. Patrick Farges / Anne-Marie Saint-Gille (dir.), *Le premier féminisme allemand 1848-1933. Un mouvement social de dimension internationale*, Villeneuve d’Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013, p. 12.

du nationalisme, du socialisme. Dans une époque où les femmes et les hommes se voyaient assigner des tâches respectives clairement différenciées (travail marchand associé au masculin, travail familial et domestique associé au féminin ; valorisation de la sphère publique *versus* dévalorisation de la sphère privée), l'un des aspects primordiaux de l'histoire des premiers féminismes dans l'espace allemand fut celui de l'accès de leurs porte-paroles à l'espace public. Plusieurs figures féminines ont, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, tenté de s'approprier l'espace public contrôlé par l'autorité pour critiquer le pouvoir patriarcal. La plupart du temps cependant, la critique restait modérée, et le féminisme *mainstream* proposait de simples réformes ; ainsi, la pédagogue Helene Lange forgea-t-elle le concept de « maternité intellectuelle » (*geistige Mütterlichkeit*), qui dépassait le strict cadre familial, pour permettre à la femme d'agir plus largement au sein de la société. Néanmoins, les antiféministes voyaient l'émancipation, si limitée soit-elle, d'un mauvais œil, et réaffirmaient la force conductrice du modèle traditionnel. Ainsi, en 1910, l'empereur proclama, dans son discours de Königsberg, à l'occasion des cent ans du décès de la reine Louise :

Und was sollen unsere Frauen von der *Königin hohen-Frau* lernen? Sie sollen lernen, dass die Hauptaufgabe der deutschen Frau nicht auf dem Gebiet des Versammlungs- und Vereinswesens liegt, ~~nicht in Klubs und Basaren~~, nicht in dem Erreichen von vermeintlichen Rechten, in denen sie es den Männern gleichtun können, sondern in der stillen Arbeit im Hause und in der Familie. Sie sollen die junge Generation erziehen, vor allen Dingen zum Gehorsam ~~den unsere junge Generation bräuchte~~ und zum Respekt vor dem Alter⁴.

L'on constate que l'antiféminisme se développa proportionnellement au féminisme, qui connut son apogée entre 1890 et 1914, soit précisément pendant l'ère wilhelminienne. Les esprits s'échauffaient notamment face à la revendication du droit de vote des femmes – mais, paradoxalement, le déclenchement de la guerre pacifia ces mêmes esprits. Les féministes font alors quasiment volte-face et acceptent – voire prônent – subitement un modèle qu'elles avaient longtemps combattu.

Au cours des vingt premières années de son existence, l'Union des associations féminines allemandes (*Bund Deutscher Frauenvereine*, BDF), créée en 1894, s'appliqua particulièrement à renforcer ses contacts avec l'étranger⁵. En 1914 existait un féminisme international organisé qui avait toujours proclamé son attachement à la paix, parfois suggéré que le suffrage féminin abolirait la guerre, mais sans jamais préciser l'attitude à prendre en cas de conflit réel⁶. Or, quand la guerre éclata, de nouvelles alliances, plus nationales, furent réalisées. L'Union sacrée et l'esprit de dévouement national caractérisèrent l'été 1914. « Servir ! »

4. Michael A. Obst (éd.), *Die politischen Reden Kaiser Wilhelms II. Eine Auswahl*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2011, p. 153. Certains passages, prévus par l'empereur, furent supprimés par ses conseillers (ils apparaissent barrés dans la citation) ; un procédé courant comme on peut le constater grâce à cette nouvelle édition des discours de Guillaume II.

5. Angelika Schaser, *Frauenbewegung in Deutschland 1848-1933*, Darmstadt, WBG, 2006, p. 90-91.

6. Françoise Thébaud, *Les femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Payot, 2013, p. 348.

devint le mot d'ordre des femmes allemandes et les féministes s'enrôlèrent sous la bannière de la patrie. Ainsi, pacifisme et militantisme féminin furent provisoirement suspendus. La présidente de la puissante Union, Gertrud Bäumer, fut à l'origine du Service national des femmes (*Nationaler Frauendienst*, NFD), dont les directives furent prêtes dès le 31 juillet 1914. Pour les femmes, le service de l'État devint l'équivalent du service militaire pour les hommes⁷. De la revue qu'elle coéditait avec Helene Lange, *La femme, Mensuel pour les problèmes de la vie féminine de notre époque*, Gertrud Bäumer fit également la tribune du Service national. Ce périodique, qui s'apparente au genre de la revue culturelle, fut publié entre 1893 et 1943 à Berlin⁸. Il était l'organe des « modérées » au sein du mouvement d'émancipation de la bourgeoisie cultivée⁹. Sa fondatrice, la pédagogue Helene Lange (1848-1930), l'édita seule jusqu'en 1917, année où Gertrud Bäumer (1873-1954), qui était sa plus proche collaboratrice, devint officiellement coéditrice, amorçant au sein de la rédaction le changement générationnel en préparation depuis le tournant du siècle. C'est Bäumer qui définissait, avec Lange, la ligne du mensuel¹⁰. Aussi, entre 1914 et 1918, la revue se détacha-t-elle de ses idéaux féministes et internationalistes et succomba à la « tentation nationaliste », pour reprendre l'expression de Rita Thalmann.

Néanmoins, les féministes faisaient toujours partie des catégories suspectes de la population au même titre que les sociaux-démocrates, qui avaient également fondé un mouvement réformiste, international et pacifiste. On les soupçonnait toujours de ne pas contribuer suffisamment à l'effort de guerre, voire de souhaiter la paix¹¹. Or, la guerre moderne (guerre longue, guerre d'hommes, guerre de matériel) a besoin de la mobilisation de la nation et du soutien de l'arrière, donc du concours des femmes¹². De surcroît, il ne fallait pas démoraliser le soldat (a fortiori, le soldat en permission). À cette époque, où le lien social reposait encore sur l'écrit¹³, la censure était omniprésente. Les archives de guerre révèlent que

7. Marianne Walle, « Féminisme et nationalisme dans *Die Frau* », in Rita Thalmann (dir.), *Entre émancipation et nationalisme, la presse féminine en Europe 1914-1945. La tentation nationaliste*, Paris, Tierce, 1990, p. 49. Voir aussi Ute Gerhard, *Unerhört. Die Geschichte der deutschen Frauenbewegung*, Hamburg, Rowohlt, 1990, p. 296.

8. *DIE FRAU, Monatsschrift für das gesamte Frauenleben unserer Zeit*, Berlin 1893-1943.

9. Cf. Christina Stange-Fayos, *Publizistik und Politisierung der bürgerlichen Frauenbewegung in der wilhelminischen Epoche. Die Zeitschrift DIE FRAU (1893 bis 1914)*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2014. Par « modérées », on entend la majorité des féministes qui envisagent l'égalité des sexes dans le respect des valeurs morales traditionnelles et l'affirmation d'une spécificité féminine, Thébaud, *Les femmes*, p. 421. Les revendications de cette fraction « modérée » étaient néanmoins très radicales pour l'époque, Schaser, *Frauenbewegung*, p. 6.

10. Exemple d'école de la transmission entre générations au sein du premier mouvement des femmes allemandes, la collaboration entre Lange et Bäumer a fait l'objet de plusieurs études, cf. notamment Angelika Schaser, *Helene Lange und Gertrud Bäumer. Eine politische Lebensgemeinschaft*, Köln / Weimar, Böhlau, 2000.

11. Bien qu'elles essayassent de s'en défendre, cf. *DIE FRAU* (désormais abrégé comme suit : DF), novembre 1914, p. 65 sq.

12. « Dissipée l'illusion d'une victoire rapide, le pays ne peut plus se contenter de vivre sur ses stocks industriels et d'armement et doit se remettre au travail. » Cette remarque de Françoise Thébaud pour la France vaut aussi pour l'Allemagne. Thébaud, *Les femmes*, p. 39.

13. Antoine Prost, *Si nous vivions en 1913*, Paris, Grasset, 2014, p. 73.

les autorités considéraient comme « souvent nuisible à l'État » la correspondance entre la population civile et les combattants, et qu'elles souhaitaient que la presse attirât l'attention sur ce point, en particulier l'attention des femmes¹⁴. Autre recommandation faite à la presse : elle se devait de renforcer le sentiment patriotique, entre autres par « des récits dont le fond et la forme peuvent aussi convenir à des personnes de moindre instruction »¹⁵. Il ne fait aucun doute que par « personnes de moindre instruction », on entendait surtout les femmes. Quant au « renforcement du sentiment patriotique », il s'agit tout simplement de propagande en faveur de l'Union sacrée.

Le très sérieux mensuel *Die Frau*, rédigé par et pour une élite intellectuelle, était l'un des rares organes du mouvement des femmes à posséder une rubrique littéraire, alliant *prodesse et docere*¹⁶. Initialement créée par intérêt pour les cultures étrangères, on y trouve par exemple des traductions de grands auteurs comme Léon Tolstoï¹⁷ – mais aussi des productions en langue vernaculaire (nombre de ces auteurs en vogue à l'époque ont été largement oubliés depuis). À partir de 1914, le tournant nationaliste de la revue se reflète également dans cette rubrique particulière, qui propose aux lectrices un nouveau modèle de femmes. Ce modèle stéréotypé est censé susciter l'admiration, et, partant, la mimesis : un ressort pour renforcer le sentiment patriotique des femmes pendant la guerre¹⁸. Cet article se propose d'analyser la construction d'un modèle artificiel dans la littérature nationaliste pendant la Première Guerre mondiale et d'étudier les mécanismes de la transmission des valeurs véhiculées par ce modèle, soit d'une forme d'héritage, dont il faudra interroger la provenance et la pérennité¹⁹.

Le corpus est composé d'une esquisse d'Elisabeth Siewert, d'une nouvelle d'Ilse Franke-Oehl, et d'un récit de H. Ludwig (on ne connaît que l'initiale du prénom de cet auteur, ce qui permet de douter de son sexe) respectivement intitulés « Le blanc-bec » (« Das Milchgesicht »), « Voyage » (« Reise »), et

14. « Oftmals staatsschädigend », Zentrales Staatsarchiv. Ministerium des Inneren. *Kriegs-Akten, Preßsachen*, vol. 1 et 2. (Geheimes Staatsarchiv preußischer Kulturbesitz).

15. *Ibid.*

16. Susanne Kinnebrock Anita Augspurg (1857-1943), *Feministin und Pazifistin zwischen Journalismus und Politik*, Herbolzheim, Centaurus, 2005, p. 166. L'autre grande exception était *Die Gleichheit* (1892-1917) éditée par Clara Zetkin, qui représentait le mouvement des femmes prolétariennes, cf. Ulla Wischermann, *Frauenbewegung und Öffentlichkeiten um 1900. Netzwerke, Gegenöffentlichkeiten, Protestinszenierungen*, Königstein / Taunus, Ulrike Helmer, 2003, p. 200.

17. « Nicht den Tendenzroman wollen wir pflegen, und dennoch wird auch dieser Teil [der literarische, C. S.-F.] unserer Zeitschrift unseren Zielen nicht fremd bleiben. Denn wo der Dichter unserer Tage das Leben schildert, wie es wirklich ist, wo er uns Gestalten vorführt, die den Stempel echten Menschendaseins tragen, da müssen auch die Fragen zum Ausdruck kommen, die heute die Gemüter bewegen. » *DF*, novembre 1893, p. 3.

18. Nombre de théories sur le modèle comme exemple à suivre (« identification » etc.) sont basées sur les théories freudiennes de la psychologie des masses (1921) ; il semble peu utile d'y faire référence ici, car on peut, selon les auteurs étudiés, partir du simple constat aristotélicien que c'est en imitant que l'on apprend (Aristote parle de l'enfant).

19. Cf. la thématique fédératrice du CREG (EA4151) [creg.univ-tlse2.fr] « Hériter et transmettre : mécanismes et processus dans les pays de langue allemande », dans laquelle s'inscrit le présent volume.

« Tragédies mineures » (« Nebentragödien»), publiés dans la rubrique littéraire de la revue *Die Frau* entre avril 1915 et septembre 1916 – c'est-à-dire à un moment où le conflit tendait à s'enliser²⁰. Deux des trois auteurs de ces textes écrivaient régulièrement pour le mensuel, à savoir H. Ludwig et Elisabeth Siewert ; Ilse Franke-Oehl y intervenait de façon plus sporadique²¹. Ilse Franke-Oehl (1881-1938) est néanmoins la plus connue des trois. En 1915 parut la seconde édition de ses *Chants de guerre d'une femme allemande*²² – édition augmentée, ce qui en prouve le succès. H. Ludwig intervenait principalement dans la rubrique juridique de *Die Frau* (« Gesetzgebung und Rechtsprechung ») ; seuls deux de ses articles figurent dans la rubrique littéraire de la revue. Elisabeth Siewert (1867-1930) était quant à elle une écrivaine originaire de Prusse orientale installée à Berlin. La plupart de ses romans et nouvelles se déroulent sur les lieux de son enfance et vantent la beauté des paysages de ce qui était pour elle un paradis perdu. On trouve peu d'éléments biographiques sur ces auteurs, indice de ce que leur littérature a bien mal résisté aux épreuves du temps et à la concurrence des récits des combattants tels que Remarque ou Barbusse. Toutefois, leurs productions étaient publiées dans un organe de presse majeur de l'époque qui connut une régularité et une longévité exceptionnelles : en effet, *Die Frau*, publié quarante ans durant sans interruption à Berlin, était un véritable « faiseur d'opinion ». La rédaction pratiquait une (auto-)censure sévère, chaque contribution était minutieusement examinée, tant sur la forme que sur le fond. Les auteurs étaient priés, parfois sans ménagement, d'y apporter les corrections qui s'imposaient²³. Si la revue a accepté de publier les trois textes précédemment cités, c'est donc qu'elle ne les désapprouvait pas. Cela signifie qu'ils ne vont pas à l'encontre de l'idée que se faisaient de la guerre un segment important des femmes allemandes engagées et politisées.

Par ordre chronologique, c'est l'esquisse « Le blanc-bec », titre quelque peu trivial alors qu'elle se situe justement dans le milieu de la bourgeoisie cultivée, qui paraît en premier (avril 1915). L'action se déroule à Berlin, sur une durée de vingt-quatre heures. La narratrice, installée avec ses parents, est réveillée un beau matin par un soldat en uniforme et en armes. Il s'agit de son neveu Jean qui frappe à la porte de l'appartement familial²⁴. Il compte passer la journée avec sa tante et ses grands-parents avant de partir au front. On l'accueille chaleureusement, on admire son allure martiale. Au fil de la narration cependant, on apprend que « Jeannot » (« Johannchen ») n'a que seize ans, ce qui modère l'enthousiasme de ses proches. Il est question de la barbarie de la guerre, ce que le lecteur pourrait être tenté d'interpréter comme un message pacifiste entre les lignes du texte.

20. « Das Milchgesicht », *DIE FRAU*, avril 1915, p. 283-288 ; « Reise », *DF*, juin 1916, p. 528-537 ; « Nebentragödien », *DF*, août 1916, p. 658-666 ; suite en septembre 1916, p. 734-741.

21. Respectivement 14, 32 et 4 contributions ; Elisabeth Boedeker, *DIE FRAU. Gesamtverzeichnis der Aufsätze*, Hannover 1968, annexes (non paginées).

22. Ilse Franke-Oehl, *Kriegslieder einer deutschen Frau*, Leipzig, Hesse & Becker, 1915.

23. Schaser, *Frauenbewegung*, p. 93-94.

24. *DF*, avril 1915, p. 283.

Vient ensuite la nouvelle « Voyage » (juin 1916) qui met en scène un homme profondément malheureux malgré sa réussite professionnelle et sociale, car il n'a pas retrouvé l'amour depuis que sa fiancée l'a quitté dix ans plus tôt. Son nom est Hans von Kampmann ; il fait partie du milieu aristocratique et représente les élites du Reich. Lors d'une promenade en forêt, se croyant seul, il donne libre cours à son désespoir. Mais voilà qu'à sa grande surprise, sous l'arbre où ils avaient jadis célébré leurs fiançailles, se tient l'aimée, Richardina (affectueusement appelée « Hardi »)²⁵. Rapidement, il lui avoue que son amour est intact, mais elle le repousse, lui annonçant qu'elle est jeune mariée. Après un moment de désarroi et une succession d'espoir et de déception, il décide de se porter volontaire et de partir au front. Aussitôt, il lui en fait part. Elle approuve ce choix : « Oui, dit-elle, bouleversée. Faites-le. Cela vous aidera²⁶. » Le style paratactique du dialogue souligne le caractère rapide, irréfléchi de cette décision. Ils se quittent alors définitivement, et la jeune femme retrouve son mari, auquel elle ne peut cacher son émoi ; or, ce dernier est gravement malade et se sait condamné. Il décède, on l'enterre. Quelques semaines plus tard, Richardina reçoit un courrier de Madame von Kampmann, l'informant que son fils est tombé sur le champ de bataille. L'enveloppe contient également une lettre de Hans, et elle réalise avec effroi qu'elle est responsable de sa mort. Pourquoi ne pas lui avoir avoué qu'elle serait bientôt une femme libre, puisque la maladie de son mari était incurable ? Jamais il ne se serait enrôlé. Tout comme la tante du jeune soldat évoquée plus haut, la protagoniste semble ici douter du sens de la guerre : de tels sacrifices sont-ils vraiment justifiés ?

Enfin, le récit « Tragédies mineures », parut en deux temps, comme un mini feuilleton, dans le numéro d'août puis celui de septembre 1916. L'action se déroule en Alsace, pomme de discorde entre Allemands et Français depuis 1871. Il narre le destin d'une femme de serrurier, Adrienne Widmer, dont le mari, Marcel Widmer, est mobilisé en 1914. Le lecteur est donc, cette fois, plongé dans le milieu ouvrier. Marcel part d'abord pour la Belgique, puis la France. Les époux s'écrivent régulièrement, mais lorsque l'homme est forcé de rejoindre le front de l'Est, les nouvelles cessent. La détresse de ne rien savoir, d'être seule (bien qu'ayant repris son travail à l'usine, Adrienne n'a pas d'autre famille que son mari) l'accable. Pourtant, elle se retire dès que possible dans son modeste appartement, pour se réfugier dans ses souvenirs de couple harmonieux. Sa souffrance est indicible ; elle frôle la folie²⁷ et finit par toucher le fond. De nouveau, la guerre paraît remise en cause : quelle est la pire nouvelle, disparu ou mort au champ d'honneur ? Tout cela semble inhumain.

Bien évidemment, si les auteurs avaient réellement critiqué la guerre, leurs productions auraient été estampillées comme « défaitistes », et la revue qui les publiait, interdite. La censure veillait : cependant, ni mot manquant, ni page

25. *DF*, juin 1916, p. 532.

26. *Ibid.*, p. 534.

27. Symboliquement, des croix blanches, noires et rouges lui apparaissent (parmi d'autres visions), *DF*, septembre 1916, p. 735 et 737.

blanche dans le mensuel *Die Frau* entre 1914 et 1918 ne témoignent de son intervention. Le message, plus implicite qu'explicite, que les auteurs adressent aux femmes, est qu'il est naturel de douter. Cependant, cette concession vise purement et simplement à leur édification : il faut dépasser ce doute. En effet, dans le premier texte, un événement extérieur (sur lequel nous reviendrons) fait comprendre à la narratrice qu'il est juste que son jeune neveu parte au front. Dans le deuxième, à force d'introspection, Richardina finit par réaliser qu'elle a bien agi en encourageant son ancien fiancé à se porter volontaire. Dans le troisième, Adrienne, après avoir vécu l'enfer et frôlé la mort, se remet lentement grâce à l'aide d'amies, figures maternelles. Elle finira même par recevoir des nouvelles de son mari : il est blessé mais vivant. Si les auteurs avaient suscité des doutes sur la justification de la guerre, ce n'est donc finalement que pour mieux les balayer²⁸. Ces textes participent bien d'une volonté de rehausser le sentiment patriotique des lectrices (encouragées à porter à leur tour la bonne parole, selon les habitudes de lecture et d'oralité de l'époque²⁹), en leur présentant des femmes exemplaires auxquelles elles doivent pouvoir s'identifier : d'où le choix de la rédaction de publier des textes mettant en scène les trois principales classes sociales.

Quelles sont donc les qualités spécifiquement féminines vantées dans les textes pour créer la tension recherchée entre modèle et imitation ? Autrement dit : comment fonctionnent l'organisation de la fiction et sa réception par les lectrices ? Pour bien comprendre ce processus de transmission, il convient de contextualiser la présentation de ces qualités ou vertus à imiter, les images de la femme pour l'idéologie dominante et l'opposition à cette idéologie, et d'examiner comment les images de la femme présentes dans les œuvres du corpus fonctionnent à l'intérieur de ces différents systèmes de valeurs.

Les féministes de la fraction « modérée » ne remettaient pas en cause le partage traditionnel des rôles. Il s'agissait pour elles de contester l'accusation qui fait du féminisme le symptôme le plus évident de la décadence des mœurs et de l'individualisme corrompueur³⁰. Par conséquent, dans le corpus, les femmes apparaissent toujours selon un certain modèle de socialité en leur qualité d'épouses, fiancées, mères, grand-mères, tantes, sœurs – c'est-à-dire dans leur relation aux hommes, voire en tant que subordonnées. Pourtant, elles sont bien les protagonistes, les véritables héroïnes, des textes fictionnels. La nouvelle « Voyage », par exemple, se concentre d'abord sur le personnage masculin (Hans von Kampmann), mais très vite, la perspective narrative change, et Richardina devient plus importante que Hans von K. Dans « Tragédies mineures », le serrurier Marcel Widmer n'est physiquement présent qu'au tout début d'un récit qui

28. Le mouvement féministe, dans sa majorité, était persuadé de la nécessité de la guerre, censée apporter paix et culture, cf. l'éditorial de Helene Lange en septembre 1914, *DF*, septembre 1914, p. 748 *sqq.*

29. Le fait que les tirages de *DF* ne dépassèrent jamais plus de 8000 exemplaires ne signifie nullement que son influence restait limitée. Cf. Christina Stange-Fayos, *Publizistik Politisierung* (voir note 8), p. 27.

30. Thébaud, *Les femmes*, p. 16.

établit une comparaison apparemment paradoxale entre les qualités intrinsèques des époux : « Ils n'arrivaient pas à réaliser qu'il le fallait [partir à la guerre, C. S.-F.]. La femme retrouva son calme plus vite. Elle était plus intelligente et plus énergique que son mari³¹. » Le calme, l'intelligence et l'énergie sont plutôt réputées être des qualités masculines ; ainsi le texte semble-t-il remettre en cause des stéréotypes multiséculaires³², d'autant que Marcel Widmer est taxé peu après de faiblesse³³. C'est la raison pour laquelle Adrienne lui fait promettre de ne pas désertir, car la guerre lui semble juste³⁴. La presse féminine dans son ensemble défend en effet l'idée selon laquelle l'Allemagne, encerclée, se livrait à une guerre défensive, justifiée en particulier par la théologie luthérienne³⁵. Le périodique *Die Frau* s'inscrit dans le milieu protestant³⁶, qui exhortait alors les femmes allemandes à « placer leur patrie au-dessus de leur foyer³⁷ ». Adrienne, en envoyant son époux à la guerre, se montre digne de ces attentes en plaçant l'intérêt collectif (c'est-à-dire : national) au-dessus de l'intérêt particulier. Ainsi, elle fait figure d'*exemple* pour les lectrices auxquelles le texte s'adresse et qui pourraient se montrer réticentes face à la même situation. L'exemplarité, qui relie modèle et copie, évoque ce qui est bon, édifiant, parfait. On a affaire à un archétype, un type idéal qui sert de modèle.

Ainsi, la figure de Richardina fait également montre d'exemplarité et s'apparente à celle d'Adrienne, lorsqu'elle conforte son (ancien) amour dans l'idée de partir au combat. Pour cela, elle doit résister à la tentation de lui avouer la vérité (elle a toujours des sentiments pour lui) et lutte intérieurement pour réfréner la tendresse qui l'envahit. Mais cela ne dure qu'un instant, et la volonté reprend vite le dessus – une volonté de fer. Réalisant qu'elle a entre ses mains le destin d'un homme (avec toute la polysémie du terme en français), elle ressent une puissance, un pouvoir qui la plonge dans un état de quasi extase mystique³⁸. Cependant, elle n'a aucune intention d'abuser de ce pouvoir, car elle est pieuse et bonne. Le texte ne se lasse pas de souligner ses qualités : c'est une personnalité lumineuse, ouverte, honnête. Richardina défend la thèse selon laquelle la femme doit d'abord se réaliser elle-même, avant d'être en mesure de devenir la digne compagne de l'homme. À l'époque, c'était une façon de s'émanciper, et correspondait au credo de la revue *Die Frau*, qui avait réclamé dès sa première parution en octobre 1893 (cf. l'éditorial) que la femme ait les moyens de se forger

31. *DF*, août 1916, p. 658.

32. Thalmann, *Entre émancipation et nationalisme*, p. 5.

33. *DF*, août 1916, p. 658.

34. « [...] recht und gerecht », *ibid.*

35. John A. Moses, « La théorie de la guerre juste dans l'Empire allemand (1871-1918) : un phénomène protestant », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n°23, 2005, p. 145.

36. Michel Grunewald, Uwe Puschner (dir.), *Le milieu intellectuel protestant en Allemagne (1871-1963)*, Berne, Peter Lang, 2008.

37. Hermann Priebe, *Kriegerfrauen! Helft euren Männern den Krieg zu gewinnen*, Berlin, Warneck, 1916, p. 5. H. Priebe était pasteur à Berlin Grunewald. Cf. *Zentrales Staatsarchiv. Ministerium des Inneren. Kriegsakten, Preßsachen* (vol. 1 et 2). Le milieu catholique n'était pas en reste, cf. Andrea Süchting-Hänger, *Das „Gewissen der Nation“*, Düsseldorf, Droste, 2002, p. 94-95.

38. *DF*, juin 1916, p. 534.

une individualité à part entière³⁹. Après la disparition des deux hommes de sa vie, Richardina trouve d'ailleurs rapidement comment donner un nouveau sens à celle-ci. Elle s'occupera de ses ex belles-mères : « Je ne pouvais me partager entre deux hommes [...] Mais entre vous deux, mères accablées de chagrin, je peux me partager, et je le ferai, et ce sera ma consolation⁴⁰. »

Si, pour Richardina, les regrets sont de courte durée, Adrienne Widmer va devoir supporter les conséquences de sa courageuse décision de façon bien plus douloureuse. L'absence de nouvelles de son mari, l'attente interminable sous-tendent le récit qui s'appesantit, provoquant l'empathie du lecteur pour cette Pénélope des temps modernes. Le motif récurrent de la solitude⁴¹ fait ressortir le courage d'Adrienne qui ne s'entend ni avec ses collègues à l'usine, ni avec ses voisines, plus curieuses et bavardes les unes que les autres alors qu'elle reste réservée et silencieuse⁴². Elle ne supporte guère que l'épouse du contremaître, c'est-à-dire d'une personne issue d'un milieu socialement plus élevé qu'elle. La distinction, l'élégance d'Adrienne est matérialisée par sa peau, très blanche (« plus blanche que les ailes d'un ange⁴³ »). Elle porte des boucles d'oreille dont les fausses pierres « scintillent comme des diamants⁴⁴ », un cadeau de mariage de Marcel. Les autres ouvrières la soupçonnent de coquetterie ; en effet, ces bijoux peuvent revêtir un caractère adultérin (on pense à Marie et au Tambour-major, dans le *Woyzeck* de Büchner). Adrienne cependant, à l'instar de Richardina, résiste à toute tentation⁴⁵. Elle ne porte ces bijoux clinquants que par amour pour son mari. Ses sentiments ne pourraient être plus purs⁴⁶. À l'époque, des règles de bonne conduite pour les femmes de soldats étaient effectivement édictées, comme par exemple : « Comportez-vous honnêtement, de sorte à vous montrer dignes de cette grande époque, de cette époque sacrée !⁴⁷ » Pas question donc pour elles de chercher consolation dans d'autres bras, elles devaient rester vertueuses en l'absence de leurs maris ; comme si elles rentraient dans les ordres le temps de la guerre. Autre fait qui rappelle le quotidien des femmes de l'époque : lorsque l'usine où travaille Adrienne ferme⁴⁸, elle retrouve

39. *DF*, octobre 1893, p. 3-4.

40. *DF*, juin 1916, p. 537.

41. *DF*, août 1916, p. 660. La solitude est aussi symbolisée par le froid, la neige et le gel, *ibid.* p. 664 et *DF*, septembre 1916, p. 737.

42. *Ibid.*, p. 658-659.

43. *Ibid.*, p. 660.

44. *Ibid.*, p. 658.

45. « Les tentations ne comptaient pas, car elle n'avait pas le don de les ressentir comme telles », *ibid.*, p. 660.

46. *DF*, septembre 1916, p. 738. Le pasteur Priebe, dans sa brochure *op. cit.* de 1916 (*Kriegerfrauen!* ...), donnait des règles de bonne conduite aux femmes de soldats, notamment : « Comportez-vous honnêtement, de sorte à vous montrer dignes de cette grande époque, de cette époque sacrée ! », p. 7.

47. Priebe, *Kriegerfrauen*, p. 7.

48. Quand la guerre éclata, les femmes furent massivement frappées par le chômage car leurs secteurs d'activité (industrie alimentaire, textile, habillement) faisaient partie des « industries de paix » dont la production recula de façon notable. Cf. Gerhard, *Unerhört*, p. 305.

une occupation dans un ouvrage ⁴⁹. Que propose-t-on à des femmes dans le besoin? Bien entendu, coudre ou tricoter pour les soldats partis au front ⁵⁰; la fiction rejoint la réalité, une façon de rendre crédible le modèle. Adrienne cependant n'est pas plus heureuse à l'ouvrage qu'à l'usine. Heureusement les dames en charge des travaux d'aiguille la prennent en affection et lui donnent du travail à réaliser à domicile⁵¹. Cela dénote une tendance conservatrice de l'auteur qui semble considérer l'usine comme un lieu de perdition. H. Ludwig représente le féminisme bourgeois par excellence; Clara Zetkin, figure de proue du mouvement des femmes prolétariennes, considérerait au contraire, comme nombre de marxistes sociaux-démocrates, le travail à l'usine comme émancipateur. À la différence du travail à domicile, il permettait aux femmes de se politiser, écrivait-elle dans sa revue *L'égalité* (*Die Gleichheit*). Naturellement, dans le processus de transmission mis en place ici (la mimesis), nul besoin de réflexion et, partant, de politisation. Dans le récit, après des mois de dur labeur et d'attente démoralisante, d'incertitude sur le sort de Marcel, Adrienne s'effondre – mais se relève. Ses amies bourgeoises l'ont soignée, elle l'ouvrière (on pense au *topos*, forgé pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, des « pauvres sœurs », les travailleuses). La guerre a effacé les différences sociales, unifiant la nation de l'intérieur, une façon de faire revivre « l'union sacrée » et « l'esprit d'août 1914 »⁵². C'est ce que soutient la fiction. Le chemin de croix d'Adrienne en fait une véritable sainte. Les souffrances physiques de Marcel, relatées dans une correspondance fictive à la fin du texte, sont reléguées au second plan par la Passion d'Adrienne: il est vrai que l'auteur consacre treize pages à la descente aux enfers d'Adrienne contre trois aux souvenirs de guerre de Marcel... À la question de savoir si la lumineuse Adrienne n'a pas mérité mieux que de partager sa vie avec un mutilé, le texte répond par la négative⁵³; accepter l'infirmité d'un mari rentré du front est aussi l'expression du patriotisme des femmes⁵⁴. Le message qu'on tente de faire passer est donc le suivant: les temps sont grands, ils nous dépassent; il faut être à la hauteur. « Être à la hauteur » signifie avoir le sens du sacrifice, une qualité généralement attribuée aux femmes car corrélée à la maternité (à cette époque encore, nombre de femmes mouraient en couches – il n'est pas vain de le rappeler dans ce contexte).

49. Schaser, *Frauenbewegung*, p. 157

50. Thébaud, *Les femmes*, p. 158.

51. *DF*, août 1916, p. 662.

52. C'est aussi le cas dans les associations féministes, notamment entre les bourgeoises et les prolétariennes: « Union sacrée sur le front des femmes » („Burgfrieden an der Frauenfront“), Gerhard, *Unerhört*, p. 318. Il est vrai qu'au déclenchement de la guerre en août 1914 („Augusterlebnis“) et dans le cadre de l'union sacrée, nombre d'associations féminines qui ne faisaient pas partie de l'Union (BDF), comme la ligue catholique, des représentantes du SPD et des syndicats avaient intégré le « service national » initié par Gertrud Bäumer, cf. Ursula Baumann, *Protestantismus und Frauenemanzipation in Deutschland 1850 bis 1920*, Frankfurt a. M., Campus, 1992, p. 239.

53. *DF*, 23. Jg., H. 12, p. 741.

54. Thébaud, *Les femmes*, p. 276; Baumann, *Protestantismus und Frauenemanzipation*, p. 242.

Revenons à présent sur ces deux aspects, le sens du sacrifice et la maternité (voire la « maternité intellectuelle » prônée par les éditrices de *Die Frau*). La narratrice de l'esquisse « Le blanc-bec » déplore que son jeune neveu ne puisse finir ses études. Mais elle se montre fataliste : à quoi bon se plaindre, et à qui, puisque c'est là son destin⁵⁵ ? Si Dieu, dont les voies sont réputées impénétrables, le veut ainsi, alors nul ne peut être plus en accord avec son destin que ce garçon, le jeune Johannes⁵⁶. Si cette rhétorique, soutenue par une ponctuation dynamique (l'auteur cumule exclamations et interrogations), ne convainc plus guère aujourd'hui, elle pouvait en revanche être tout à fait opératoire dans la société wilhelminienne, beaucoup moins sécularisée. La rédaction du mensuel *Die Frau* prenait pour maxime les vers d'Horace (« dulce et decorum est pro patria mori »), ce qui correspondait globalement à la position des dirigeantes de l'Union des femmes allemandes (BDF). Ceux et celles qui ne la partageaient pas étaient considérés comme des défaitistes⁵⁷. Seules les féministes dites « radicales » du mouvement, ultra-minoritaires, se rendirent au congrès de l'Internationale féministe pour la paix de la Haye en 1915⁵⁸. Dès lors, l'opprobre était publiquement jeté sur elles. Dans une lettre confidentielle, Gertrud Bäumer suggéra même de les écarter des instances dirigeantes de l'Union afin de les marginaliser encore davantage⁵⁹. Dans l'éditorial « Femmes et paix » (novembre 1914), Helene Lange avait pourtant bien voulu concéder que les femmes étaient plus attachées à la paix que les hommes (l'Autrichienne Bertha von Suttner avait obtenu le Prix Nobel de la Paix en 1905). Mais, ajoutait-elle aussitôt, les femmes se sentent reliées à leur patrie comme une mère à son enfant⁶⁰. Elles sont donc prêtes à tout lui sacrifier (la dialectique de la vie et de la mort, l'image de la mère morte en couches sous-tend le raisonnement). C'est en effet leur caractère maternel qui relie le plus nettement toutes les protagonistes du corpus – même si elles n'ont pas d'enfants biologiques.

En effet, ni la narratrice de l'esquisse « Le blanc-bec », ni Richardina dans la nouvelle « Voyage », ni Adrienne dans le récit « Tragédies mineures », ne sont elles-mêmes mères. Pourtant, la maternité est omniprésente dans les trois textes. Donnons quelques exemples : ce sont ses amies maternelles (« mütterliche Freundinnen⁶¹ ») qui sauvent la vie de l'orpheline Adrienne⁶² ; en cela elles font également figure d'héroïnes et d'exemples à suivre. Richardina, qui reste fidèle à son époux jusque dans la mort, ainsi qu'elle en a fait le vœu en tant que

55. *DF*, avril 1915, p. 284-285.

56. *Ibid.* p. 285.

57. Schaser, *Frauenbewegung*, p. 163-164.

58. Leila Rupp, *Worlds of Women. The making off an International Women's movement*, Princeton, Taylor & Francis, 1998. Voir aussi Anne-Laure Briatte-Peters, *Citoyennes sous tutelle : le mouvement féministe « radical » dans l'Allemagne wilhelminienne*, Berne, Peter Lang, 2013.

59. Schaser, *Frauenbewegung*, p. 163-164.

60. « Son sexe, sa nature maternelle créent des liens particulièrement ardents entre la femme et sa patrie. », *DF*, novembre 1914, p. 65.

61. La figure de l'amie maternelle (c'est-à-dire aussi plus âgée) est également présente dans la nouvelle « Voyages », *DF*, juin 1916, p. 536.

62. *DF*, septembre 1916, p. 737-738.

chrétienne, analyse son nouveau rapport à Hans von Kampmann de la façon suivante : « Elle savait qu'elle ne serait plus celle qui reçoit, mais celle qui donne. Que quelque chose de maternel viendrait se mêler à leur relation⁶³. » Pour le réconforter, elle lui tend les mains (un motif éminemment biblique) et l'appelle « Frère⁶⁴ ». À la fin de la nouvelle, tous les hommes ont disparu, il ne reste que des femmes : est-ce là l'idéal d'un monde matriarcal, c'est-à-dire meilleur ? La question reste ouverte. La guerre apparaît en tout cas comme purificatrice, voire cathartique, dans le corpus⁶⁵. Lorsqu'Helene Lange avait forgé le concept de « maternité intellectuelle » (« geistige Mütterlichkeit »), c'était notamment pour justifier sa revendication d'un contrôle féminin de l'éducation des jeunes filles. En effet, les hommes dominaient aussi dans le corps enseignant. Ce concept impliquait la conjugaison de qualités innées et acquises proprement féminines⁶⁶. La créatrice du mensuel *Die Frau* défendait la thèse selon laquelle la participation des femmes à la vie publique serait « un correctif de la plus haute importance⁶⁷ ». Les contemporains s'accordaient globalement sur un constat d'échec de la société moderne⁶⁸. La guerre pouvait remédier à cet échec, selon Helene Lange, en apportant « paix et culture⁶⁹ » à la vie publique. Peut-être parce que les femmes y seraient alors en majorité, dans tous les sens du terme, et pourraient alors grandement développer leur influence bienfaisante et équilibrante ?

Au sein du mouvement des femmes bourgeoises, on pensait que les femmes en tant que *genre* avaient un rôle particulier à jouer : en temps de paix au sein de la société, en temps de guerre au sein de la Nation. Dans « Le blanc-bec », la tante du jeune soldat Johannes réconforte son neveu lorsqu'il doute de sa mission ; c'est d'ailleurs elle qui le reconduit à la gare le lendemain de son arrivée⁷⁰. Il part sur le front de l'Ouest, il n'en dira pas plus⁷¹ ; cette allusion au secret militaire est censée apporter une touche de réalité au récit⁷². Dans le tramway, ils sont témoins d'une scène déplaisante : une dame endeuillée se lamente sur le destin de son fils mort après des semaines de souffrances à l'hôpital militaire. Une bactérie serait à l'origine du drame. Une autre voyageuse lui demande des détails, en chuchotant, sans doute par pudeur, mais aussi par prudence – et peut-être pour l'inciter également à baisser la voix (l'*habitus* social dominant commandait de rester discret). Mais la femme en noir s'agace : « Les gens disent que cette époque

63. *DF*, juin 1916, p. 534.

64. *Lc.* 8,3 ; *Ep.* 4, 16 ; 1 *Tm.* 5, 10 ; *DF*, juin 1916, p. 534.

65. *DF*, avril 1915, p. 284. Autre exemple : la lettre de Hans von Kampmann à Richardina, *DF*, juin 1916, p. 537.

66. Michaela Karl, *Die Geschichte der Frauenbewegung*, Stuttgart, Reclam, 2011, p. 83.

67. *DF*, septembre 1904, p. 713.

68. Philipp Blom, *Der taumelnde Kontinent. Europa 1900-1914*, Munich, Hanser, 2009.

69. *DF*, septembre 1914, p. 712. Une grave erreur de jugement.

70. *DF*, avril 1915, p. 286.

71. *Ibid.*, p. 284.

72. Les affaires militaires et les journaux étaient soumis à une censure préalable ; cf. les protocoles du Reichstag, *Reichstag, zwölfte Sitzung vom 29. Mai 1915*, p. 175-176, in Zentrales Staatsarchiv. Ministerium des Inneren. *Kriegs-Akten, Preßsachen*, vol. 1 et 2.

est une grande époque, en vérité, elle est tout simplement atroce, atroce⁷³ ! » La répétition de l'adjectif « atroce » souligne la cruauté de la guerre et s'oppose au topos de la « grande époque » (« große Zeit »), repris à l'unisson dès 1914 par la presse⁷⁴. On attendait en effet de la guerre la libération de forces nouvelles et la revitalisation de la culture germanique⁷⁵. Aussi la narratrice est-elle gênée et peinée par la scène du tramway, car selon elle, c'est justement dans l'épreuve que l'on se surpasse. Chaque jour, chaque heure, chaque seconde exige une profession de foi. « Et c'est précisément ce qui fait la grandeur de l'époque⁷⁶. » L'attitude de la dame en deuil qui se donne en spectacle⁷⁷ la gêne moins pour elle-même que pour son neveu. Dans les milieux protestants, on considérait les femmes comme principales responsables du moral de la Nation⁷⁸ ; des brochures vilipendaient les plaintives (« Klageweiber ») qui ne savaient pas maîtriser leur douleur⁷⁹. Une mère ayant perdu un fils devait garder sa contenance, et se comporter comme Frau von Kampmann dans « Voyages », c'est-à-dire avec dignité. En effet, cette dernière écrit à Richardina qu'elle n'a pas à se plaindre, puisqu'elle partage le sort de tant et tant d'autres mères dans une communauté de souffrances. La guerre est aussi l'occasion pour les femmes de prendre conscience de leur nature profonde et de leurs devoirs éternels ; la souffrance et les épreuves ne sont pas inutiles car elles favorisent compréhension mutuelle et réconciliation des classes (c'est l'idéal de la *Volksgemeinschaft* qui découle de celui de l'Union sacrée, *Burgfrieden*⁸⁰). La communion se fait dans le culte de la patrie⁸¹ : tout ce que souhaite désormais Frau von Kampmann, c'est « une victoire glorieuse de la patrie, digne de tous les sacrifices que nous autres, mères allemandes, avons faits⁸² ». Les publicistes de l'époque s'accordaient majoritairement à dire que la population était d'autant plus encline aux sacrifices qu'elle pensait qu'ils n'étaient pas vains, mais apporteraient un avenir meilleur⁸³. Pour matérialiser cette pensée, la métaphore

73. *DF*, avril 1915, p. 286.

74. La presse féminine n'étant pas en reste, cf. *DF*, septembre 1914, p. 705 sq.

75. Wolfgang J. Mommsen (dir.), *Kultur und Krieg*, München, Oldenbourg, 1996, p. 1-5.

76. « Das macht die Zeit doch groß über alle Maßen », *DF*, avril 1915, p. 286.

77. « Et elle avait même perdu toute tenue. Oh mon Dieu, la tenue [...] ! », *ibid.*, p. 286.

78. Notamment à partir de 1917, Baumann, *Protestantismus.*, p. 237.

79. Priebe, *Kriegerfrauen*, 1916, p. 13. Sa brochure est un pamphlet contre les défaitistes (« Flaumacher und Kopfhänger »), contre tous ceux qui ont hâte que la guerre se termine (« denen der Krieg nicht schnell genug zu Ende geht »), *ibid.*

80. Hans Ulrich Wehler, *Das deutsche Kaiserreich 1871-1918*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1973, p. 211 (dans la 7^e édition, 1994). Guillaume II avait dit au Reichstag qu'il n'y avait plus de partis, seulement des Allemands (« Ich kenne keine Parteien mehr. Es gibt unter uns nur noch Deutsche. »). L'expression française « Union sacrée » est de Poincaré dans son message à la chambre le 4 août 1914.

81. Comparer à Thébaud, *Les femmes*, p. 51.

82. *DF*, juin 1916, p. 536.

83. Cf. les mots de l'éditrice Helene Lange (« Frieden und Kultur ») en septembre 1914, *op. cit.* Autre exemple, masculin cette fois : « Le peuple supporte plus facilement les sacrifices, et les fait aussi plus facilement, quand il est persuadé et assuré qu'ils ne sont pas vains, mais qu'il s'agit plutôt de semailles fructifères, promettant une merveilleuse récolte », Ad. Martell, *Des Deutschen Reiches Herrlichkeit*, Berlin 1914 (la citation n'est pas extraite de la brochure mais de sa lettre d'accompagnement, adressée au ministère de l'Intérieur prussien, à qui Martell

de la moisson est fréquemment employée à l'époque (en France également d'ailleurs, par Maurice Barrès entre autres). Nombre d'intellectuels tentaient de donner un sens à la guerre, quitte à transfigurer sa réalité banale et brutale jusqu'à la rendre méconnaissable⁸⁴. C'est en tout cas la rencontre du tramway qui conforte la narratrice de « Le blanc-bec » dans l'idée que son neveu de seize ans sera à sa place au front ; être prêt à devenir un martyr, c'est prouver sa foi. La conciliation de l'éthique chrétienne et de la guerre reste problématique ; Gertrud Bäumer notamment en débat à plusieurs reprises dans les colonnes du mensuel *Die Frau*, sans toutefois parvenir à une réponse satisfaisante. Néanmoins, la maternité en soi réclame le martyr, avec sa dialectique intrinsèque de la vie et de la mort (pourtant relativisée grâce aux progrès de la médecine). Mais ici, point de doutes : cette détermination au sacrifice sauvera la patrie⁸⁵. La question reste de savoir qui fait le plus important sacrifice, l'homme qui tombe au champ d'honneur (ce qui lui confère au demeurant le droit de vote), ou la femme qui perd un proche ? Il ne s'agit pas tant de répondre à la question que de constater que les femmes qui font leur devoir à l'arrière participent à la guerre au même titre que les hommes sur le champ de bataille – comme l'écrivait d'ailleurs Max Weber dans *Die Frau*, dont il soutenait la ligne⁸⁶ – d'où le concept de « front intérieur » (*Heimatfront*)⁸⁷ pour désigner « l'arrière », concept qui sera repris par le régime nazi dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale.

Le corpus met en scène des femmes courageuses et pleines d'abnégation qui se révèlent être les véritables héroïnes de la guerre. L'arrière se mue en « front intérieur » et est fortement valorisé, d'autant que la guerre traîne en longueur. La fiction permet de rendre compte des doutes et des interrogations, contrairement à la propagande officielle, et touche ainsi davantage les lectrices. En forçant le trait, le récit littéraire propose ici des modèles aux lectrices : figures d'identification féminines idéologisées et exemplaires. Des personnages secondaires (ouvrières bavardes, voisines curieuses, mères éplorées...) leur servent de faire-valoir. Il faut dire que les féministes de l'époque recourent elles-mêmes fréquemment à ce procédé (l'imitation de modèles comme mécanisme de la transmission), notamment en rendant systématiquement des hommages appuyés aux grandes figures pionnières du mouvement, dont il faut préserver, voire faire fructifier l'héritage⁸⁸. Les auteurs du corpus, eux, utilisent des schémas narratifs très simples et d'autant plus opératoires. En 1914-18, les combats sont loin, concentrés

avait soumis son texte), source: Zentrales Staatsarchiv. Ministerium des Inneren. *Kriegsakten, Preßsachen* (vol. 1 et 2). Martell défend une conception téléologique de l'histoire ; sa brochure soutient la thèse selon laquelle la France fut aux faïtes de son pouvoir au XVII^e et XVIII^e siècles, l'Angleterre au XIX^e, désormais, ce serait le tour de l'Allemagne d'assurer l'hégémonie mondiale.

84. Baumann, *Protestantismus*, p. 237.

85. *DF*, avril 1915, p. 287.

86. *DF*, février 1916, p. 279.

87. Gerhard, *Unerhört*, p. 292 sqq.

88. Il suffit pour s'en rendre compte de consulter la rubrique « Frauenführerin » dans *DF*.

dans certaines régions. D'où leur évocation très abstraite dans les textes, qui ne disent rien ou presque sur la technologie meurtrière de cette guerre moderne. Les femmes, à l'arrière, ne sont pas impliquées dans les violences guerrières mais accomplissent leur devoir d'entraide. On occulte *in fine* que c'est le travail à l'arrière qui permet de prolonger les combats. Ces textes, aujourd'hui oubliés (aussi en raison de leur piètre qualité littéraire), présentent néanmoins un intérêt documentaire, comme on le voit en les confrontant à des sources historiques. Ils constituent une forme particulièrement insidieuse de propagande – qui ne pouvait cependant convaincre que ceux qui n'avaient jamais été au front.

L'originalité des modèles proposés réside dans le fait qu'ils relient tradition et émancipation, en prônant la « maternité intellectuelle ». En effet, il ne s'agit pas ici uniquement de renforcer l'Union sacrée et de soutenir le gouvernement, qui était parvenu à instaurer le mythe d'une guerre défensive imposée (*aufgezwungener Verteidigungskrieg*) malgré son rôle très actif dans le déclenchement des hostilités. L'enjeu est aussi de montrer ce que femme vaut, et quelle aide puissante elle peut apporter à la nation en guerre⁸⁹. En ce sens, la réalité rejoint la fiction. Bien que succombant à la sublimation maternelle ou religieuse censée susciter dévouement et sacrifice, les grandes organisations féministes sont le fer de lance du patriotisme féminin pendant la guerre. Leur exercice d'équilibre – voire d'équilibrisme – entre féminisme et nationalisme ne laisse d'étonner. Le mouvement des femmes, qui s'était organisé et politisé au tournant du siècle, s'identifie soudain pleinement à l'État national, autoritaire et impérialiste (*Machtstaat*), dominé par les hommes. Les femmes pensaient-elles que les renoncements temporaires et les services rendus à la patrie leur apporteraient définitivement l'égalité de droits? Sans doute. Ainsi la revue *Die Frau*, revue phare du féminisme allemand depuis 1893, propose-t-elle une représentation spéculaire de « la » femme dans sa rubrique littéraire autour de 1915/16. Chantre du patriotisme, elle glisse dangereusement vers un nationalisme contraire à l'idéal de paix porté par l'Internationale féministe, même si la rédaction n'exclut pas la reprise des relations internationales après la guerre⁹⁰.

89. Comparer à Françoise Thébaud, in Thalmann, *Entre émancipation et nationalisme*, p. 30.

90. Christina Stange-Fayos « ‚Solange der Krieg dauert, sind auch die Frauen unserer Feinde Feindinnen‘ Die feministische internationale im Ersten Weltkrieg » in Françoise Berger, Anne Kwaschick (dir.), *La condition féminine* (Schriftenreihe des Deutsch-Französischen Historikerkomitees), Stuttgart, Franz Steiner, 2016, p. 111-126.